

CHICHOIS ET LES COPAINS DU GLOBE

Nicole Ciravégna
(mars 1993)

CHAPITRE PREMIER

Chichois sortit le dernier de la classe.

- Ferme la porte, dit M. Pardigon. Avant de fermer la porte, Chichois jeta un petit coup d'œil vers le bureau du maître. Il avait mis son cahier de reportages sous la pile et le maître avait l'air de le chercher.

- Veux-tu bien filer, et plus vite que ça ! dit M. Pardigon.

Mais il riait. Il avait trouvé le cahier.

Il l'agita en regardant Chichois.

- Les derniers seront les premiers ! dit-il au gamin.

Chichois était content. C'était exactement ce qu'il voulait. Le maître commençait toujours par le cahier que l'élève avait cru cacher sous les autres. Pourquoi, je vous le demande, puisque, de toute façon, le maître les lirait et les corrigerait tous, sans exception ! Mais c'était toujours comme ça : des générations d'écoliers avaient glissé, glissaient et glisseraient leur cahier sous la pile avec l'espoir ... l'espoir de quoi ?

Chichois faisait de même. Mais il s'y prenait le dernier pour être vraiment le dernier. Alors, il était sûr d'être lu le premier ! C'était ce qu'il voulait !

Il aimait être lu le premier parce qu'il faisait rigoler le maître qui serait de bonne humeur pour corriger les devoirs des copains.

Chichois était un bon camarade.

Et M. Pardigon était un bon maître.

Avec le cahier, il fit un petit salut à Chichois qui referma la porte en riant dans sa barbe. Dans sa barbe ? C'est une façon de parler car Chichois n'a que dix ans. Il est au Cours moyen 2 de l'école de la place des Moulins, à Marseille, dans les vieux quartiers qui sont bâtis sur une collinette au bord de la mer.

Demeure seul, M. Pardigon se demanda s'il allait rester dans la classe ou monter chez lui dans l'appartement de fonction qu'il occupait au premier étage de l'école.

Il se rappela qu'il y avait des yaourts aux fruits dans le frigidaire de la cuisine. Il adorait les yaourts aux fruits. Il décida de monter chez lui.

L'appartement était bien tranquille.

Mme Pardigon surveillait l'étude, en bas, dans une classe. C'était certes une femme charmante, mais, comme le disait tendrement son mari, elle déplaçait beaucoup d'air !

M. Pardigon, ravi de ce calme après l'agitation de la journée, entra sur la pointe des pieds dans la cuisine, ouvrit le frigidaire, choisit un yaourt aux fraises, se munit d'une cuiller et alla s'installer dans son fauteuil près de la grande fenêtre de la salle à manger.

Le cahier dans une main, le yaourt et la cuiller dans l'autre, il soupira d'aise. Mais se trouva aussitôt embarrassé. Il se leva, avisa un escabeau rustique, y posa le yaourt et la cuiller, puis l'approcha du fauteuil. Il se rassit, satisfait de cette petite table improvisée.

Il se demanda alors s'il allait ouvrir d'abord le cahier ou le pot de yaourt. Il décida que ce serait le pot de yaourt.

Il l'ouvrit, huma avec délice le frais parfum de fraise et de lait, plongea la cuiller dans la crème et dégusta, les yeux fermes, cette première cuillerée. Il reposa le pot et prit le cahier de reportages.

C'était un cahier magnifique, tout couvert d'étoiles multicolores comme un cadeau de Noël. Ces étoiles formaient des constellations fantaisistes. L'une d'elles, toute dorée, s'étirait en travers de la couverture comme un serpent céleste et sur chacune de ses étoiles, Chichois avait écrit une lettre de son nom :

FRANÇOIS BOUSCAU

Chichois, vous le savez, n'est-ce pas, est le diminutif marseillais de François. Il n'y avait que le maître pour appeler de temps en temps Chichois, François. Quand il était fâché contre lui. Autrement, il l'appelait Chichois comme tout le monde et chaque fois, ça le faisait rigoler, car Chichois, c'est un nom rigolo.

- La belle couverture ! dit M. Pardigon qui reprit une cuillerée de yaourt de la même façon qu'on lève son verre pour honorer quelqu'un. Là, il honorait le décorateur.

- Voyons le contenu maintenant, dit-il.

Au milieu de la première page s'étalait, en lettres découpées dans un journal, un seul titre :

ReportageS

M. Pardigon se mit à rire car Chichois avait manqué de lettres d'un même format. Le R initial était noir et gigantesque, un R de titre à sensation, le S

final aussi. Mais entre ces deux géants cahotaient huit petites lettres, les unes grasses, les autres maigres, certaines droites, deux penchées sur le côté comme deux coureurs cyclistes dans un virage.

- On ne peut pas dire, dit M. Pardigon, c'est original. Voyons la suite.

Un mois plus tôt, il avait distribué un cahier à chaque élève et avait demandé aux petits de faire un reportage, jour après jour, de leur vie à Marseille comme s'ils travaillaient pour un journal parisien. « Observez bien tout ce qui se passe autour de vous, à l'école, à la maison, dans la rue ... Peut-être verrez-vous des choses pas ordinaires ! - Un oldupe, maître ! avait crié Chichoï. - Ah !

François, avait répliqué M. Pardigon, il n'y a pas que les canailles pour créer l'événement ! - Non, c'est vrai, il y a mémé Za », avait reconnu Chichoï ...

Mémé Za, son arrière-grand-mère, une vigoureuse créature de soixante-dix ans qui venait parfois chercher le gamin à la sortie ...

À ce souvenir, M. Pardigon sourit et reprit du yaourt. Puis il tourna la page et s'exclama. Sur la page 3 se dévidait un chapelet de titres, les uns au-dessous des autres :

BOUCHES-DU-RHÔNE MARSEILLE
SECOND ARRONDISSEMENT

RUE DES MAUVESTIS

N°8

DEUXIÈME ÉTAGE

À GAUCHE APPARTEMENT DE DAMIEN BOUSCAU MON PÈRE.

- Eh bien ! dit M. Pardigon. Au moins, on sait où l'on est !

En page 4 commençait le reportage de Chichoï.

CHAPITRE II

Ce matin, je dormais encore sur mon canapé dans la salle à manger quand mémé Za est entrée et m'a donné un coup de torchon sur les pieds en disant : « Debout, ma Nine¹ ! » Ça, c'est le réveil marseillais !

Mémé Za est mon arrière-grand-mère.

Elle descend des Romains car elle ressemble à la mère de Jules César. C'est papa qui le dit et il est fort en histoire, papa. Je ne sais pas si la mère de Jules César avait un torchon mais mémé Za en a toujours un accroché à sa ceinture. Avec, elle chasse les mouches, elle me chasse, elle fait voler la poussière, elle dégage le passage quand on est tous empilés au même endroit et puis, elle s'essuie la figure car de toujours secouer ce torchon la fait transpirer.

Donc mémé Za me réveille de sa belle voix de trompette. Moi, je fais un grondement terrible et je soulève le drap avec mes pieds. Je remue comme un fantôme.

- Ne fais pas l'idiot ! me dit mémé Za qui n'a pas peur des fantômes.

Et elle me redonne un coup de torchon.

Alors, j'entends la petite voix de mamie Marie- Louise qui dit :

- Pauvre petit, il dormait si bien ... Mamie Marie-Louise est la fille de mémé Za et c'est ma grand-mère. Elle travaille dans un magasin qui fabrique des pâtes fraîches et mémé Za dit qu'à force de vivre dans ces pâtes molles, elle est devenue molle elle aussi. Moi, je dis qu'elle est douce. Elle n'a pas de torchon mais un petit mouchoir pour s'essuyer les yeux car c'est une grande sensible. Tout la fait pleurer : un chanteur à la télévision, moi quand j'ai une bosse, mémé Za quand elle lui crie de se bouger un peu. Il n'y a que papa et maman qui ne la font jamais pleurer.

Maman, elle s'appelle Stéphanette et papa, Damien. Le soir, quand ils reviennent du travail, ils font la valse dans la salle à manger et moi, je ris parce qu'ils s'embrassent sur le bout du nez.

Papa dit à maman : « Tu as le goût de l'olive ! » Elle lui répond : « Tu sens l'anchois. » Et vite, ils vont prendre une douche. On a une salle de bains, petite mais complète. C'est rare dans la rue des Mauvestis, aussi il faut le dire pour que le reportage soit sérieux.

Ce n'est pas étonnant qu'ils sentent l'olive et l'anchois. Toute la journée, ils font des pizzas dans leur fourgon. Je ne sais pas s'il y a des cuisiniers de pizzas à Paris, mais à Marseille il y en a beaucoup. Chaque fois qu'on arrive sur une place, on trouve un fourgon tout blanc qui s'ouvre sur le côté et qui a un vrai four. Papa et maman, ils sont sur la place des Moulins, pas loin de la maison. En été, l'après-midi, ils vont au bord de la mer. Les nageurs mangent beaucoup de pizzas.

Le four de papa et maman marche au feu de bois comme dans l'ancien temps. Il y a des fours qui marchent au gaz, d'autres au mazout. Au bois, c'est meilleur et ça sent bon.

Maintenant pour que vous compreniez mieux ma famille, je vais vous faire un arbre g n  et logique. Je ne sais pas pourquoi on dit que ces arbres-là sont gênés. Ils sont plutôt gênants à faire !

M. Pardigon se mit à rire :

- G -né-a-lo-gi-que, gros b ta ! Puis il tourna la page et s'exclama :

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'arbre de Chichois était une espèce de tringle parallèle à une autre tringle.

Sur la tringle de gauche, il avait échelonné des photos de femmes, de petites photos d'identité.

Sur la tringle de droite, des photos d'hommes, d'identité aussi. Et au-dessus des tringles, bien au milieu entre les deux, sa propre photo d'identité.

- Voyons, voyons cette famille, dit M. Pardigon.

Il commença par la tringle des femmes.

La photo d'en bas était celle de mémé Zéa. On la reconnaissait à ses cheveux gris acier et à son profil d'aigle.

- Elle ressemble plus à la mère du grand chef Bison Sauvage qu'à celle de Juil César, remarqua M. Pardigon. Par contre, quelle bonne figure que celle de mamie Marie-Louise ! Une vraie brioche avec de bons yeux tendres et des cheveux bien sages, tirés en arrière pour faire un chignon.

Au-dessus d'elle, sa fille, Stéphanette : des dents éblouissantes et des fossettes dans les joues qui lui donnaient l'air de rire de fois en même temps ! Une jolie jeune femme de trente ans, brune et boucl e.

- Voyons maintenant les époux de ces dames, dit M. Pardigon.

Chichois avait soigneusement calligraphié les prénoms de ces messieurs   côté de chaque photo.

  droite de mémé Zéa, une bonne tête de Marseillais avec la casquette et la moustache : p p  Baptistin. Chichois avait écrit en lettres minuscules dans un rectangle tracé à l'encre noire : « Mort à la mer. »

- Le pauvre homme ! s'écria M. Pardigon. Par contre, l'époux de mamie Marie-Louise m'a tout l'air d'un corsaire. Tiens, lui aussi a une inscription ?

Oui, papi César qui portait, enfoncée jusqu'aux sourcils, une casquette de sous-officier de marine avait son inscription : « Disparu derrière les mers. »

- Si je comprends bien, dit M. Pardigon, il est resté en rade quelque part du côté de Tahiti ou des Amériques et depuis, mamie Marie-Louise, abandonnée, pleure dans son petit mouchoir.

Le dernier époux, à droite de la jeune mère, était Damien : le teint h l , les dents blanches, l'œil rieur.

- Il respire la santé et la joie de vivre, ce Damien !

Sa voix retentit si fort dans le silence qu'il se tut, étonné :

- Mais voilà que je parle tout seul ! s'exclama-t-il.

Et cela le fit rire. Tout en riant, il regardait l'arbre généalogique de Chichoïis. Stéphanette, Damien et le gamin semblaient rire de son rire. Leurs yeux, dans les petites photos, pétillaient de joie.

- Ils sont appétissants ! s'écria M. Pardigon, et il finit de déguster son yaourt aux fraises en les regardant lui sourire.

CHAPITRE III

M. Pardigon tourna la page. D'une belle écriture appliquée, Chichois reprenait son reportage.

Maintenant que j'ai présenté toute la famille, je ne vous décrirai pas l'appartement parce que les descriptions, dans les histoires, moi, je les saute. Le maître, M. Pardigon, dit qu'on a tort, qu'on regarde bien les décors dans un film et même qu'on n'aimerait pas que les acteurs jouent sur un fond blanc sans qu'on sache où ils sont. Il a raison pour le cinéma, surtout pour les westerns, mais pour les histoires écrites, vraiment, ça m'ennuie.

Papa, à qui je raconte tout ça, me dit : « Alors, ce ne sera pas un vrai reportage. Le reporter doit faire voir à ses lecteurs l'Amérique, l'Afrique, le pôle Nord ... » J'ai répondu qu'il y avait le photographe pour ça. « Un bon reporter doit pouvoir se passer de photographe », m'a dit papa.

Bon, alors je vous dirai qu'on habite au deuxième étage, qu'il n'y a pas d'ascenseur. Mais quand mémé Za monte l'escalier, elle souffle tellement fort qu'on croirait entendre un ascenseur.

Sur le palier, il y a deux appartements, celui des Papalardo et le nôtre. M. Papalardo est cantonnier municipal. Il a un pantalon bleu avec un accent circonflexe jaune sur le devant de la jambe. C'est à ça qu'on le reconnaît, et au balai. Papa dit que le balai c'est pour s'appuyer dessus quand il est fatigué. La rue des Mauvestis le fatigue beaucoup.

Notre appartement n'est pas assez grand pour nous cinq, aussi mamie Marie-Louise couche dans le lit de mémé Zao Ça doit lui rappeler le temps où elle était un petit bébé, mais mémé Za ne chante plus de berceuse, elle ronfle et mamie Marie-Louise est obligée de se mettre des boules *Qui est-ce ?*² dans les oreilles.

Papa et maman ont une chambre à eux, jaune et blanc, « miel et chantilly », dit papa qui est gourmand, « boutons-d'or et marguerites », dit maman qui est poète. Mémé Za qui est cuisinière dit : « œufs sur le plat ! ». Mamie Marie-Louise dit doucement : « En tout cas, c'est bien joli. C'est clair ! » Moi aussi, je trouve que c'est joli, et puis c'est gai. Ça change de la rue qui est plutôt grise. Elle est tellement vieille, la rue.

Quand j'étais petit, je couchais dans cette chambre, mais depuis que j'ai sept ans, je couche dans la salle à manger. Je dors si bien sur mon canapé qu'ils peuvent regarder la télévision sans que ça me dérange, sauf quand il y a un western. J'aime les westerns et mémé Za aussi. On saute sur notre derrière comme si on était à cheval.

Dans la cuisine, je mange à midi avec mémé Za, On est seuls tous les deux. Papa et maman mangent dans le fourgon, mamie Marie-Louise dans le magasin « À la pâte fraîche ». La cuisine sent toujours bon. Elle sent bon

jusque dans l'escalier. Quand je reviens de l'école, je m'amuse à deviner le plat du jour en montant les marches.

Pendant le déjeuner, je raconte à mémé Za tout ce qui s'est passé en classe, enfin presque tout. Elle aime ça. Elle appelle ma classe : le globe. Elle me demande :

- Alors, ce matin, comment il a tourné ton globe ?

Et je vais vous dire pourquoi elle l'appelle le globe.

Parce que dans ma classe, il y a trois Algériens, un Lyonnais, un Martiniquais, un Arménien, une Parisienne, un Turc, un Espagnol, trois Algériennes, une Portugaise, trois Corses, un Vietnamien, trois Marseillais, une Grecque, un Chinois, trois Marseillaises et un Italien. Ils ont tous des noms splendides et mémé Za me les fait souvent répéter en disant : « Ah ! je fais le tour du monde ! »

La plus jolie de la classe, c'est Soumaïa Cheikali. Le plus gros, c'est Bombana. Forcément, avec un nom pareil, il est bombé. Celui qui a le nom le plus rigolo, c'est Attila Kizil, le Turc. Comme il est minuscule, de l'entendre dire qu'il s'appelle Attila, ça nous a fait rigoler. Alors Varoujane Agopian, l'Arménien, a attrapé par le col celui qui rigolait le plus, Grelon, le Lyonnais, et il l'a secoué comme un prunier : « Tu as fini de rire comme un idiot ? Et de s'appeler Grelon, tu crois que ce n'est pas rigolo aussi ? » Comme Varoujane mesure au moins un mètre cinquante et Grelon, un mètre quarante, le Lyonnais a cessé de rire du Turc.

Papa, le soir, a dit :

- Désormais, il ne sera plus votre tête de Turc.

Je l'ai bien regardé, le lendemain. Il avait toujours la même tête de Turc. Je l'ai dit à papa qui a ri et qui m'a expliqué que dans un groupe, des fois, on se moque toujours du même pauvre type, c'est lui la tête de Turc.

Mais Attila n'est pas un pauvre type.

C'est un type sympathique qui aime bien rigoler avec sa petite bouche. Je ne connais pas d'autre Turc, mais je pense que cette histoire de tête de Turc c'est aussi faux que l'histoire des Polonais. Mémé Za dit toujours : « saoul comme un Polonais ». Eh bien ! dans l'autre Cours moyen, il y a un Polonais, un vrai, avec un nom plein de W et de K. Il est toujours pendu au robinet d'eau sous le préau !

Demain, je continuerai mon reportage sur la classe. Ce soir, je suis obligé d'arrêter, il y a un western à la télévision. Mémé Za et moi, on est toujours pour les Peaux-Rouges. Mamie Marie-Louise nous admire : « Ils ne vous font pas peur ? » qu'elle nous dit avec sa petite voix.

Maman plaint les chevaux et papa se demande comment en tirant un seul coup de revolver un cow-boy peut faire tomber dix Indiens et comment en lançant cinquante flèches les Indiens ratent tous les cow-boys.

À demain la suite.

CHAPITRE IV

M. Pardigon se leva de son fauteuil, le pot de yaourt vide à la main, s'en alla dans la cuisine et revint avec un pot de yaourt plein, aux myrtilles, cette fois. Les myrtilles donnent une bonne vue et il fallait avoir de bons yeux pour déchiffrer récriture souvent fantaisiste de Chichois :

MARSEILLE PLACE DES MOULINS COURS MOYEN 2 LE GLOBE

À la récréation, Adeline Perle, la Parisienne, a traité Pablito Vasquez de féroce sauvage !

Il faut dire d'abord qu'Adeline a un chien, deux chats, trois canaris et que sur tous ses protège-cahiers il y a des photos d'animaux. Le maître lui a dit :

- Adeline, il faut t'inscrire à la S.P.A. La S.P.A., il nous l'a expliqué, c'est la Société protectrice des animaux. Adeline est une protectrice des animaux et c'est pour cela qu'elle a traité Pablito Vasquez de féroce sauvage.

- Et pourquoi je suis sauvage ? qu'il lui a dit.

- Parce que tu es espagnol et que tu vas voir tuer des taureaux.

Pablito s'est mis à rire : « oh ! oh ! oh ! » comme s'il perdait la respiration et Adeline le regardait avec l'air de dire : « Touché ! »

Mais Pablito a repris son souffle et il a crié :

- Des taureaux, moi, j'en ai jamais vu, ni morts ni vivants !

Alors I-Ko, le Chinois, a fait : « hi ! hi ! hi ! », c'est sa façon de rire, à petits coups, derrière sa main. Après, il parle :

- Des taureaux, Adeline, tu peux en voir à Arles et à Nîmes, et Arles et Nîmes, c'est en France. Alors, toi aussi tu es une féroce sauvage puisque tu es française !

Pendant qu'I-Ko parlait, Pablito avait repris sa respiration. Il a pointé son doigt sur Adeline et il a rugi comme un lion.

- Et toi, les moustiques, tu les supportes pas comme nous on les supporte. Tu les tues à coups de bombe !

Et voilà Adeline qui se met à faire : « oh ! oh ! oh ! » comme si elle perdait la respiration.

Heureusement que le maître a sonné la fin de la récréation, autrement ils s'étranglaient tous les deux.

Mais I-Ko a raison. Des bêtises, on en fait partout dans le monde et tout le monde ne fait pas de bêtises. Il a beau être espagnol, Pablito, il ne va pas voir tuer les taureaux et ceux qu'on tue en France, on n'y est pour rien, Adeline et moi, même si on est français.

Il a raison aussi, Pablito, les moustiques, c'est des animaux comme les autres !

- C'est un point de vue qui se défend, dit M. Pardigon. Mais n'en déplaise à Pablito, je préfère me défendre contre les moustiques !

Et il se replongea dans sa lecture.

CHAPITRE V

Un qui a un joli nom, c'est le Martiniquais. Il s'appelle Philémon Ébaucis.

Mémé Za a dit :

- C'est un nom du Moyen Âge !

Je lui ai demandé :

- Il a existé partout le Moyen Âge ? même à la Martinique ?

Elle m'a répondu :

- Pourquoi pas ?

Ce n'est pas une réponse. Mais à la maison, personne ne connaissait la bonne réponse. Alors maman, pour changer la conversation, a dit :

- C'est un nom qui me fait penser à des palmiers au bord de la mer.

Maman, c'est un poète.

À l'école, Philémon Ébaucis, on l'appelle Mon-Mon. Plus de Moyen Âge, plus de palmiers !

L'autre jour, Mon-Mon qui a une belle couleur chocolat nous a dit sans rigoler :

- Cet été, j'ai drôlement pris le soleil sur la plage ! Qu'est-ce que j'ai bronzé !

On a ri. Mais on a ri ! Le pauvre Mon-Mon, il était près de pleurer. Il ne pouvait presque plus parler. Il bégayait :

- Pourquoi je bronzerais pas moi aussi ?

- Parce que tu es déjà noir ! lui répond Pi Balzaretto, l'Italien qui, lui, a les cheveux noirs comme de l'encre de Chine.

- Toi, tu vois pas la différence quand je bronze, mais moi, je la vois, dit Mon-Mon. Ma peau, elle est comme la tienne, au soleil, elle bronze !

Moi, je vais chercher I-Ko.

- I-Ko, ils se disputent.

- Rapport à quoi ?

- À leur peau.

I-Ko y va. Il leur dit :

- Au soleil, il y a ceux qui bronzent et ceux qui deviennent rouges. Mon-Mon, il devient rouge ?

- Non, dit Pi Balzaretto, il ne devient pas rouge.

- Alors, il bronze, dit I-Ko. On n'a plus rien dit.

Ces Chinois, quand même, on voit qu'ils ont inventé la boussole avant nous. C'est M. Pardigon qui nous l'a appris, même que Grattennoix, il n'en revenait pas.

- Avant nous ? Avant nous ? qu'il répétait en soufflant dans son nez.

- Eh oui ! avant nous et avant toi qui n'as rien inventé, rien qu'une drôle de manière de parler en soufflant dans ton nez, a répondu M. Pardigon.

Il a été très fier, Grattennoix, d'avoir inventé ça. Depuis, il souffle dans son nez qu'on croirait qu'il y fait passer le mistral !

À propos de I-Ko, il y a quelque chose qui m'intrigue. Quand il va au soleil, lui, de quelle couleur il devient ? l'ai posé la question au dîner. Mémé Za a tout de suite répondu :

- Jaune sur jaune, il reste jaune. Papa a réfléchi et il a dit :
- Il doit foncer tout de même, prendre un ton de cuir.
- En cuir, un si petit garçon ! s'est écriée maman. Non, plutôt en satin vieil or, ou plutôt en soie chinoise.

Maman, c'est un poète.

Mamie Marie-Louise avait l'air de réfléchir beaucoup. Je lui ai demandé à quoi elle pensait.

- Je pensais que je n'étais pas blanche comme ma serviette.
- Et alors ? a dit mémé Za qui se moquait déjà.
- Alors, je ne comprends pas pourquoi on nous appelle des Blancs.

Ça, c'est vrai, quand je regarde ma main sur la page blanche de mon cahier, je la trouve beige.

Mais mamie Marie-Louise, elle avait encore quelque chose à dire :

- Pourquoi on n'est pas tous de la même couleur ?
- Laquelle ? a demandé mémé Zao
- N'importe laquelle, mais la même.
- Oh ! dit papa, si toutes les autos étaient blanches ou si elles étaient toutes noires, ça serait monotone. Il faut de la variété, sans quoi on s'ennuie.
- Tu as raison, papa. En classe, c'est varié. On ne s'ennuie pas.

À l'idée qu'il pourrait y avoir dans la classe, au lieu de nous autres, vingt-six Grattennoix tous pareils, je me suis senti devenir fou !

- Vingt-six Grattennoix ! s'écria M. Pardigon. Et tous pareils ! Moi aussi, je deviendrais fou !

Le yaourt aux myrtilles lui faisait briller les yeux et il se replongea aussitôt dans sa lecture.

CHAPITRE VI

Le dimanche, papa et maman travaillent encore plus que les autres jours. Les gens viennent acheter des pizzas pour faire le hors-d'œuvre de leur déjeuner. Mamie Marie-Louise vend les pâtes fraîches jusqu'à une heure de l'après-midi. Moi, le matin, je vais jouer aux billes dans la rue avec les copains, puis je monte déjeuner avec mémé Za et l'après-midi, on va se promener.

On va sur la Canebière.

Pour les Parisiens, je dirai que la Canebière est un grand boulevard. Dans un sens, elle monte, dans l'autre, elle descend. Elle monte jusqu'à une église qui a deux clochers pointus, elle descend jusqu'au Vieux-Port.

Entre l'église en haut et la mer en bas, il y a des milliers de gens qui montent ou qui descendent.

Le dimanche, mémé Za me dit chaque fois :

- Regarde bien ces gens-là. Ils n'ont pas d'automobiles. S'ils avaient une automobile, ils seraient tous partis dans les collines ou à la mer et la Canebière serait déserte !

Nous deux, seuls, entre l'église d'en haut et la mer, ça serait bizarre. On aurait peut-être peur. Aussi, je regarde bien tous ces gens-là. Mais mémé Za continue :

- C'est tous des Arabes, enfin presque tous. La semaine ils ont le marteau-piqueur, le dimanche, la Canebière.

Mémé Za aime bien les Arabes. Moi aussi, surtout depuis que je connais Soumaïa Cheikali. C'est la plus jolie de la classe et pourtant, Adeline Perle n'est pas mal du tout et les autres sont bien aussi. Mais Soumaïa, elle est vraiment mignonne.

Sur la Canebière, il y a aussi des jeunes. Ils vont au cinéma. Parce qu'il y a des cinémas sur la Canebière. Mais ce qui est curieux, c'est que ces jeunes, ils sont toujours en train d'aller au cinéma et jamais en train d'y entrer. À mon avis, il y en a plus sur le trottoir en train d'y aller que dans les salles en train de regarder le film. Et je sais pourquoi. Parce que en y allant, ils rencontrent des filles : « Tu viens au cinéma ? » Elles disent non. Alors ils continuent jusqu'en haut et s'ils n'ont pas trouvé de filles, ils redescendent pour essayer d'en décider une.

Quand ils ont trouvé les filles, le film, il doit être fini !

Parmi les filles, il y a des Algériennes aussi et mémé Za dit :

- Dans leur pays, elles ne pourraient pas sortir comme ça. Ici, c'est le pays de la liberté.

Mémé Za aime la liberté. Pendant la guerre, elle avait perdu la liberté. Depuis, elle l'aime plus que tout.

Elle habitait Aubagne pendant la guerre, le pays de Marcel Pagnol. Elle m'a raconté vingt fois la libération d'Aubagne. Les gens étaient tous dans les caves. Tout autour de la ville, il y a des collines et dans les collines, il y avait des canons allemands qui tiraient sur Aubagne. Parce que les chars français étaient entrés dans la ville, mais chaque fois que le premier de la file voulait sortir, pan ! il recevait un obus !

Un obus est aussi tombé sur la terrasse, au troisième étage de la maison, et il a coupé en deux le vélo de mémé Za. Elle était jeune en ce temps-là et elle faisait du vélo pour aller chercher des légumes dans la campagne. Dans la cave, elle ne se doutait pas de ce qui arrivait à ce pauvre vélo.

Tout à coup, silence ! Plus de canon, plus d'obus et par le soupirail de la cave, mémé Za a vu courir des jambes de soldats. Elles n'étaient pas vertes comme celles des Allemands, elles étaient kaki.

Mémé Za a crié : « Les Français ! Vive la France ! »

Tous ceux qui étaient dans la cave ont vite remonté l'escalier. Vite, ils ont ouvert la porte de J'immeuble et qu'est-ce qu'ils ont vu sur le seuil ? Un Marocain ! et habillé en Américain, sauf le turban. Il leur faisait un sourire avec au moins cinquante dents blanches comme du sucre !

Alors mémé Za lui a dit :

- C'est gentil tout de même d'être venu nous libérer !

Et elle lui a fait une grosse bise.

Ce soldat, c'était un gouvier, son bataillon, c'était un tabor. Mémé Za l'a appris ce jour-là et, celle qui n'était jamais sortie de Provence, elle a commencé à s'intéresser à la géographie.

- Tu vois, Chichois, qu'elle me dit, ce gouvier m'a réconciliée avec les étrangers, parce que jusqu'alors, en fait d'étrangers, on avait les Allemands et ils n'étaient pas drôles, les Allemands ! Ils nous avaient pris la liberté.

Aujourd'hui, mon reportage, il a été aussi historique : « La libération de mémé Za. » Je sais même la date : le 22 août 1944. C'est loin. Mais pour mémé Za, c'est comme si c'était hier.

Je me demande même si le dimanche, quand elle va sur la Canebière où il y a tous ces Arabes, elle n'espère pas retrouver son gouvier. Peut-être qu'elle en était amoureuse. C'était un héros !

M. Pardigon était tout rêveur.

- Pauvre diable, murmura-t-il. Est-il seulement revenu dans son pays ?

Sa rêverie dura quelques minutes, puis il se remit à sa lecture. Chichois commençait un nouveau chapitre de son reportage, et M. Pardigon en oublia d'aller chercher un troisième yaourt.

CHAPITRE VII

Tout le monde veut être le copain de MonMon. C'est le seul Noir, alors on se le dispute.

Mon-Mon, lui, il est gentil avec tout le monde, mais il préfère Nguyen Yan, le Vietnamien.

Le Lyonnais Grelon qui blague toujours a dit :

- Un Noir, un Jaune, il ne manque plus qu'un Peau-Rouge et ça ferait le drapeau belge !

On n'a pas de Peau-Rouge. Même Mon-Mon qui vient de la Martinique, tout près de l'Amérique, il n'en a jamais vu, ses parents non plus.

Tant pis, mais celui-là, alors, on se serait battus pour l'avoir comme copain !

Vous vous rendez compte, un Peau-Rouge comme dans les westerns !

Nguyen Yan, il est né à Marseille, mais ses parents viennent de Saïgon. Il mange beaucoup de riz, il devrait être blanc, et moi qui mange beaucoup d'oignons frits à cause de mémé Za je devrais être jaune.

On en a parlé l'autre jour à la récréation. Le maître nous avait dit que le chocolat vient d'Afrique. Bombana qui s'y connaît en nourriture a beaucoup réfléchi et à la récré, il nous a dit :

- Moi, je mange beaucoup de jambon et de confiture de groseilles, aussi je suis rose. En Afrique, ils ont le chocolat, ils sont marron.

Personne, avant lui, n'y avait pensé.

On s'est tous regardés et on s'est demandé : « Qu'est-ce que tu manges, toi ? »

Grattenoix, il préfère le gibier, le sanglier surtout. Eh bien ! il a des poils jusqu'entre les sourcils. Les filles qui sucent des bonbons à longueur de journée, elles ont les jambes comme des bâtons de sucette et les joues plutôt roses.

Corinne Sabot qui aime les bonbons à la menthe a les yeux verts et Soumaïa qui mange des rouleaux de réglisse a les yeux noirs, mais noirs ! Pour la peau, les Algériens l'ont plutôt claire si on les compare à Mon-Mon. Le couscous, ce n'est pas du chocolat ! Pablito, l'Espagnol, et Délia, la Portugaise, ils croquent des olives noires et ils mangent de la morue, souvent, aussi ils ont les yeux noirs et la peau blanche, enfin blanche comme la mienne, pas comme du sucre.

Pour en revenir aux copains préférés, on aime bien se mélanger. Les trois Algériennes ne vont jamais avec les Algériens, elles disent : « Ils nous rappellent trop nos pères. » Les pères algériens sont sévères, ils ne font pas la valse avec leurs femmes, ni le rock. Malika et Djamila jouent avec Délia, la Portugaise et Mélina Galanakis, la Grecque. De loin et de près aussi, on les prend pour quatre sœurs. Grelon les appelle « les pruneaux » parce qu'elles ont les cheveux noirs, les yeux noirs et un grain de beauté noir.

Grelon, lui, il joue avec Mustafa et Yousef. Ils jouent aux cartes. Ils connaissent des tours, ils les font aux autres petits de l'école et ils gagnent des *chouimegommes*

à chaque partie. Quand ils rentrent en classe, ils ont les joues gonflées comme des ballons. De temps en temps, ils ouvrent la bouche et il en sort une grosse bulle verte. On dirait des poissons.

Deux qui ne se quittent pas, c'est Varoujane Agopian et Attila Kizil...

- Par exemple ! s'écria M. Pardigon, je ne m'étais pas aperçu de cette amitié-là. En classe, ils ne sont pas assis l'un à côté de l'autre. Ils ne se regardent jamais comme Chichois, toujours tourné vers la petite Soumaïa. Et ils seraient amis ?

Il se leva brusquement, se dirigea vers la cuisine et en revint avec un yaourt aux fruits exotiques. Mais il le tenait d'un air rêveur et le posa sans l'ouvrir sur l'escabeau.

- Les parents demandent toujours : « À côté de qui tu es en classe ? » Alors comme ça, tous les deux ils peuvent répondre : « Moi, je suis à côté de Pablito », « Moi, je suis à côté d'Amador » ... car si leurs parents savaient qu'ils sont amis, quelle colère ils piqueraient les uns et les autres ! Il y a une telle haine entre les Turcs et les Arméniens !... Mais voyons la suite de l'histoire ...

Varoujane est le plus grand. Il est fort. Quand je le dis à papa, il rigole et il dit : « Fort comme un Turc ! » S'il voyait Attila qui est Turc, il ne dirait pas ça. Il est tout petit, Attila, et presque aussi mignon que Soumaïa. À la récréation, les grands bousculent les petits. Quand ils touchent Attila, Varoujane bondit comme un tigre. Il leur saute dessus, il est terrible, il les fait courir et Attila bat des mains.

Moi, j'aime bien jouer avec I-Ko. Il va m'apprendre à faire un cerf-volant chinois.

Dans la classe, on ne se bagarre pas trop. On se pousse quand on se met en rang, on pousse surtout les filles, mais c'est pour s'amuser. Elles crient et nous envoient des coups de cartable.

Il n'y a qu'Amador qui ne pousse personne. C'est trop fatigant. Il dort debout. Une fois, il a voulu fumer une cigarette dans les W.-C. et il s'est endormi sur le siège. Ce jour-là, quand la classe est rentrée, M. Pardigon a vu tout de suite qu'il manquait Amador. Il rentre toujours le dernier en traînant les pieds. On le remarque.

- Va le chercher dans la cour, a dit M. Pardigon à Ange Colombani.

Celui-là, il n'est jamais fatigué. Il est toujours en l'air comme Grelon, jamais assis. On dirait que son banc, c'est une plaque chauffante, ça le fait bondir. Ange est parti en courant. Heureusement qu'Amador grillait une cigarette. Ange a vu de la fumée sortir sous la porte d'un W-C. Il y est allé tout droit. Il a cogné : pan! pan!

- Entrez, a dit la voix endormie d'Amador qui devait se croire dans sa chambre.

Alors Ange, il a ouvert la porte et il a vu Amador assis sur le siège et qui ouvrait un œil puis l'autre, péniblement. Sa main pendait avec la cigarette. Il n'avait même pas la force de fumer.

Ange a pris la cigarette et vite, vite, en trois bouffées, il l'a fumée. Amador n'a rien dit. Il ne se fâche jamais. C'est trop fatigant.

Quand il est rentré dans la classe, le maître a dit :

- Amador, quand on règle trop serré la vis du ralenti d'un moteur, il cale. Toi, tu m'as l'air d'avoir bloqué le tien de ralenti !

Amador n'a pas répondu. La mécanique, ça ne l'intéresse pas. C'est trop fatigant.

Mais la mécanique, ça plaît à Khader Djebli et à Joseph Minolfi. Ils n'arrêtent pas de rouler dans la cour comme s'ils étaient des voitures. Ils ronflent, ils klaxonnent, ils crient : « Dégagez ! Dégagez le passage ! » Khader, c'est une Ferrari, Joseph, une Porsche.

Quand ils arrivent à toute vitesse, les filles leur crient des injures. Ils roulent sur leur marelle, ils les frôlent avec un bruit de moteur terrible.

Ces deux-là, le Corse et l'Algérien, ils s'entendent vraiment bien, même s'ils veulent gagner la course tous les deux.

Adeline Perle, elle, elle discute avec tout le monde. Elle parle de Paris et des animaux et ça nous plaît. On est fiers d'avoir une Parisienne. Et puis, elle est drôle quand elle parle avec son accent pointu. Ça plaît à Pi Balzaretto. Il la regarde doucement. Il doit être amoureux d'elle. Maman dit que les Italiens sont tous des amoureux. Pour Pi, elle a raison.

CHAPITRE VIII

Un bruit de clé dans la serrure, un bruit de porte qui s'ouvre et se referme énergiquement, un bruit de pas précipités ... À tous ces bruits vigoureux, M. Pardigon reconnut sa femme.

Il y eut un grand bruit dans la cuisine : chaises tirées, casseroles remuées, vaisselle secouée ...

- Pas de doute, c'est bien elle, dit M. Pardigon dans sa moustache.

Il avala le reste de son yaourt et glissa le pot vide et la cuiller dans sa poche. Mme Pardigon aimait qu'on fît honneur à sa cuisine et avec tous ces yaourts, son mari se coupait l'appétit.

Elle se tuait à le lui dire chaque fois qu'elle le surprenait en flagrant délit de dégustation.

Ce soir-là, elle le trouva calmement assis dans son fauteuil et plongé dans la lecture d'un cahier étoilé.

- Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-elle, curieuse.

- Un reportage signé Chichois.

- Ah ! le petit rigolo ?

- Celui-là même. Sais-tu comment il appelle sa classe ? Le globe.

- Le globe ?

- Oui, car sauf l'Océanie, tous les continents y sont représentés. J'ai des petits de trois couleurs et ma foi, ça marche mieux qu'à l'O.N.U.

Mme Pardigon se mit à rire :

- Tes petits, ils sont peut-être de trois couleurs, mais pour l'accent, ils sont interchangeables ! Ils ont tous le même, un de ces accents marseillais à fendre une gousse d'ail ! C'est pour ça qu'ils s'entendent.

- Si on veut, dit M. Pardigon.

- Et maintenant, tu me laisses ce cahier. Nous allons dîner.

Le repas fut animé. M. Pardigon raconta l'histoire de Varoujane et d'Attila. Mme Pardigon lui répéta : « Ils ont le même accent. Il n'y a plus de Turc, il n'y a plus d'Arménien. Il y a deux petits Marseillais. » M. Pardigon hochait la tête, peu convaincu : « Il y a l'amitié, dit-il, et l'amitié, ça ne s'explique pas. »

Après le dîner, il proposa à Mme Pardigon de lui faire la lecture du cahier. Elle prit un tricot, s'installa sur une chaise et dit à son mari :

- Vas-y, je t'écoute.

L'autre jour, on a comparé nos dents.

Celles de I-Ko sont petites comme des grains de riz. Forcément, il en mange beaucoup. Celles de Mon-Mon sont grosses comme des morceaux de sucre. Forcément, dans son pays, il y a des cannes à sucre. C'est M. Pardigon qui nous l'a dit. Grattennoix a sur les côtés deux dents pointues. Forcément, il mange du sanglier à Noël.

Celles de Soumaïa sont bien rangées. Patricia Coste a une dent de devant qui monte un peu sur l'autre. Forcément, Patricia, elle veut toujours passer devant les autres, alors sa dent, elle fait pareil. Marianne Paoli a les dents très blanches. Forcément, dans sa famille, ils mangent beaucoup de brousse³.

Au bout de six mâchoires, on en a eu assez de regarder nos dents. Alors, on s'est mis à chanter les publicités des dentifrices.

Quand j'ai dit ça à la maison, ils ont tous rigolé !

- Avec ça que tu te les laves souvent les dents ! a dit maman. Il faut te faire la guerre tous les jours, matin, midi et soir.

Ils me font la guerre, c'est vrai et comme je suis toujours vaincu, je me lave les dents et je les ai presque aussi belles que celles de Soumaïa. Elles sont seulement plus grosses. Forcément je suis un garçon.

L'après-midi, on a comparé nos accents.

On a tous le même, l'accent marseillais. On a beau venir des quatre coins du monde, on a tous l'accent marseillais, sauf Grelon, le Lyonnais et Adeline Perle, la Parisienne. Eux, ils parlent pointu⁴.

- Tu vois ! triompha Mme Pardigon. Ils l'ont remarqué eux aussi. D'ailleurs, ils le tiennent de toi.

Il n'y avait rien à répliquer. M. Pardigon reprit sa lecture... avec le plus bel accent marseillais qu'on puisse rêver.

Mémé Za qui croit faire le tour du monde quand je lui récite les noms de la classe, elle serait déçue si elle nous entendait parler tous pareil. Aussi j'ai eu une idée. J'ai dit aux autres :

- Ce soir, vous écoutez bien vos parents et demain, à la récré, vous parlez avec leur accent qu'on fasse un peu le tour du monde !

Les autres ont dit : « D'accord! » À demain, suite du reportage.

CHAPITRE IX

A la récré de dix heures, on s'est tous mis sous le platane et on a parlé avec les accents de nos parents.

Il y en avait six qui parlaient comme les autres jours : c'étaient les Marseillais, Bombana, Grattennoix, Amador, les deux filles Corinne et Patricia, et moi.

On avait l'air normal, mais les autres, alors, quelle rigolade ! Les uns : on aurait dit qu'ils chantaient, les autres, qu'ils étaient en colère. I-Ko piaillait comme un petit poussin. Soumaïa, elle parlait avec sa gorge comme si on l'étranglait.

Alors, Amador a pris la parole. Généralement, il laisse parler les autres pour ne pas se fatiguer. Il a dit en traînant les mots et avec un bel accent marseillais :

- Parlez comme avant. Autrement, je vous comprends pas.

Ça le fatiguait trop de faire un effort pour les comprendre.

Varoujane a ri et il lui a répondu :

- Tu sais, on disait les mêmes choses que d'habitude, mais pas sur le même air.

Il a raison, Varoujane, l'accent, c'est comme la musique des chansons. Dans une chanson, il y a les paroles et la musique. Quand on parle, c'est l'accent qui est la musique. Ah ! c'est un poète, Varoujane !

Quand j'ai dit ça au dîner, maman, qui est un poète aussi, a dit :

- Eh bien ! un port comme Marseille, c'est plein de musiques car on y entend tous les accents du monde.

J'ai dit :

- Ce matin, la cour de l'école, elle ressemblait au Vieux-Port avec tous ces accents. Mais ça ne faisait pas vrai. On avait l'air de jouer la comédie. On a vite repris notre accent. Après tout, on est tous marseillais, même I-Ko qui est jaune et MonMon qui est noir.

Alors papa qui avait bien rigolé m'a raconté l'histoire de Protis.

C'était il y a longtemps, c'était avant Jésus-Christ. À la place de la Canebière, il y avait une rivière qui allait se jeter dans la mer. Autour de la rivière, il y avait sept collines. Sur six collines, il y avait des arbres avec des cigales, sur la septième, justement celle où est notre quartier du Panier, il y avait un petit village, tout petit, mais avec une princesse. Elle était belle comme tout et elle s'appelait Gyptis.

Un jour, son père a voulu la marier. Il a fait une grande fête, puis il a donné à Gyptis une coupe pleine de vin et il lui a dit : « Profite de la fête. Ils sont tous là. Tu donnes la coupe à celui qui te plaît, ce sera ton mari. » « D'accord, papa ! » a dit Gyptis.

Justement, un bateau venait d'arriver, un bateau étranger. C'était le premier bateau étranger qu'on voyait entrer dans le port en bas de la colline. Il venait de loin, de Grèce, d'un autre port qui s'appelait Phocée.

L'équipage est descendu à terre. Protis, le chef, marchait devant. Il disait : « Il y a une fête par ici. Allons nous amuser ! »

Et qu'est-ce qu'il voit ? Gyptis avec sa coupe qui tournait comme une petite girouette en cherchant quelqu'un des yeux. Et qu'est-ce qu'elle voit tout à coup ? Protis qui est le plus beau et qui lui fait des sourires.

Elle va droit sur lui, le regarde bien, il lui plaît, elle lui donne la coupe. Ils se marient !

Et c'est comme ça que Marseille a commencé. J'ai dit :

- La princesse aurait pu faire Marseille avec un de son village.

- Peut-être, a dit papa, mais tu sais comme sont les femmes, elles aiment ce qui sort de l'ordinaire. Avec son petit accent étranger, c'est Protis qui lui a plu, lui qui venait à peine de débarquer. Tu ne peux rien changer à l'histoire. Ça s'est passé comme ça et pas autrement et, entre nous, c'est bien joli!

Ce soir, avant de me coucher, je pense à tout cela. Et si Patricia Coste qui est née sur la colline du Panier donnait une coupe à I-Ko, peut-être qu'ils feraient une autre Marseille?

- Cela me donne une idée, dit M. Pardigon à sa femme. Je leur ferai jouer la scène et je prendrai I-Ko pour faire Protis.

Cela dit, il reprit sa lecture cependant que sa femme quittait la pièce en souriant avec indulgence. Quel grand enfant que son mari !

Le grand enfant était déjà plongé dans la suite du reportage de Chichois : « Les chiens qui parlent italien. »

CHAPITRE X

Aujourd'hui, je fais un reportage sur les chiens qui parlent italien.

C'est Grelon qui nous a appris ça. Il nous a raconté l'histoire de Baba. Baba, c'est une chienne d'aveugle. Grelon connaît bien l'aveugle, c'est son voisin.

Voilà ce que nous a dit Grelon :

- Baba vient de Suisse. En Suisse, les gens parlent trois langues : l'allemand, le français et l'italien. Ils ne parlent pas le suisse. Le suisse, ça n'existe pas. Dans un endroit, ils élèvent des chiens pour guider les aveugles. Ils ont demandé aux chiens quelle langue ils préféreraient : l'allemand, le français ou l'italien. Ils ont préféré l'italien, c'est plus doux. Mais attention, ils obéissent quand même ! Et Grelon nous a expliqué que la chienne Baba comprenait trente-deux commandements. M. Pardigon serait content si on comprenait trente-deux commandements.

Grelon, il est moins fort que Baba, il n'en a retenu que quatre. Quand on veut que Baba se mette en marche, on lui dit : « Avanti ! » Quand, un jour, on ne veut pas qu'elle aille à un endroit où elle a l'habitude d'aller avec son maître, on lui dit : « Nein ! » Ça veut dire : « On n'y va pas aujourd'hui. » Si on lui disait : « No ! » au lieu de « Nein ! », elle croirait qu'il ne faut plus jamais y aller et elle n'irait plus.

Le plus beau, c'est quand l'aveugle dans la rue ne sait plus par où passer. Il dit à Baba : « Vai ! » Ça veut dire : « C'est toi qui décides par où il faut passer. Je te laisse me conduire. Débrouille-toi ! » Baba est fière quand le maître lui dit : « Vai ! »

Pi Balzaretto, lui, était fier que les chiens suisses préfèrent l'italien.

Grelon lui a dit :

- Oui, mais pour parler aux autres chiens, aux chiens de n'importe quel pays, ils parlent chien.

Bombana n'a pas compris, ni Amador qui, pour une fois, ouvrait les deux yeux en même temps. Alors, Adeline Perle qui est protectrice des animaux a expliqué :

- Les chiens sont plus intelligents que nous. Quand ils vont à l'étranger, ils se comprennent toujours. Sur toute la terre, ils ont le même langage. Qu'ils soient anglais ou français, ils aboient pareil.

- On n'a qu'à apprendre partout le français, a dit Grattennoix. On se comprendra.

- Non, l'italien ! a crié Pi Balzaretto.

- Non, l'espagnol ! a dit Pablito.

Délia voulait le portugais, Varoujane l'arménien, Attila le turc, Mustafa l'arabe et ça commençait à se gâter. Heureusement I-Ko était là qui nous écoutait en rigolant. Il a dit :

- Vous vous disputez parce que vous parlez tous la même langue.

- Quoi ?

On ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

- Mais oui, a dit I-Ko, vous comprenez tout ce que les autres disent et si ça ne vous plaît pas, vous vous mettez en colère.

- J'ai compris, a dit Grelon. Si Délia dit des bêtises en portugais, on ne se rend pas compte que ce sont des bêtises et on ne la trouve pas bête !

- Voilà, a dit I-Ko, mais je dirai aussi que vous vous êtes disputés parce que chacun est trop fier de la langue de ses pères. S'il n'y avait qu'une langue au monde, il n'y aurait pas eu cette dispute.

On n'a plus rien dit, ni en français, ni en italien, ni en arabe ... On a réfléchi et puis, il y a eu ceux qui ont compris et ceux qui n'ont pas compris et ceux qui ont fait semblant de comprendre. Papa m'a dit :

- I-Ko est un sage. Je crois que vous êtes des bébés à côté de lui.

M. Pardigon réfléchit à son tour puis finit par murmurer :

- C'est compliqué mais je crois que j'ai compris !

CHAPITRE XI

Mme Pardigon apporta sa tisane à son mari. Il la but lentement. Il se demandait si l-Ko n'était pas une réincarnation du sage Confucius⁵. Puis il reposa sa tasse et se replongea dans sa lecture.

Ce matin, en allant à l'école, j'ai vu sur un mur une drôle d'affiche : « Deuil national arménien ». C'était noir et rouge. C'était triste.

Dans la cour j'ai cherché Varoujane pour voir s'il était en deuil, tout en noir.

Non, il était habillé en vert. Je lui ai demandé :

- Qu'est-ce que c'est ce deuil arménien ?

Du coin de l'œil il a regardé Attila qui était près de lui et il m'a répondu :

- C'est rien.

- On fait des affiches pour rien, alors ?

Il a haussé les épaules et il m'a dit :

- C'est possible.

Attila qui est curieux comme une chèvre s'est mis à répéter :

- Dis-le-moi, tu es en deuil ? Et de qui ?

- Moi, ici, je ne suis pas en deuil, a presque crié Varoujane. Laissez-moi tranquille avec vos affiches.

Il avait l'air contrarié et je n'ai pas insisté. Mais en rentrant à la maison, j'ai vu une autre affiche, toute fraîche. La colle coulait sur le mur. Alors, à la maison, j'en ai parlé à mémé Za qui a trouvé ça curieux.

- Ça n'existe pas en France. Non, « le deuil national français », ça n'existe pas, et pourtant on a fait deux guerres. Écoute, Chichois, s'ils ont mis des affiches, ça doit être important. Cet après-midi, j'irai voir Georges, le tailleur. Il est arménien. Je verrai bien s'il est en deuil.

Le temps m'a duré jusqu'au soir, surtout que Varoujane, en classe, il avait l'air triste. Attila le regardait avec un air inquiet.

Quand la cloche a sonné, j'ai filé comme un zèbre. Je suis repassé en courant devant les deux affiches. Des gens étaient plantés devant et discutaient. Ils n'avaient pas l'air de savoir ce que c'était ce deuil.

À la maison, mémé Za m'attendait.

Elle avait son grand air, celui qu'elle prend pour nous apprendre des nouvelles graves.

- Assieds-toi, Chichois et goûte d'abord.

Le goûter, pour elle, c'est sacré. Pour moi aussi. J'ai mangé un yaourt, une pomme et une barre de chocolat.

Quand j'ai eu fini, mémé Za s'est assise en face de moi et m'a dit :

- Georges m'a tout raconté. C'est terrible. Pendant la guerre de 14, les Turcs ont massacré tous les Arméniens, les hommes, les femmes, les enfants, les

bébés. Ils ont poussé des milliers de gens dans le désert où ils sont morts de faim et de soif. Il y a eu quelques rescapés. Ils sont venus en Europe, mais ils n'oublient pas.

- Eh bien ! j'ai dit, je crois que la pomme, elle va me rester dans le foie.

Je voyais tout ça dans ma tête et je détestais les Turcs.

Mais tout à coup, j'ai pensé :

- Mais Varoujane, il ne déteste pas Attila. Au contraire, il le protège.

- Peut-être que Varoujane ne sait pas tout ça, dit mémé Zao

- Si, il le sait. Je suis sûr qu'il le sait. Il était tout drôle aujourd'hui. Quand je lui ai parlé des affiches, il s'est mis en colère. Il répétait : « C'est rien ... Laissez-moi tranquille. » Après, il avait l'air triste. À mon avis, il ne veut pas en parler devant Attila.

- Ah ! dit mémé Za, je sens que ton globe, il va tourner à l'envers ! Si les deux meilleurs amis de la classe se fâchent, les autres vont se mettre à se disputer et ça finira par des étranglements.

M. Pardigon n 'avait plus du tout envie de se coucher. Il faisait un effort pour se souvenir. Oui, peut-être, Varoujane avait-il eu la mine sombre certains jours. M. Pardigon avait mis cela sur le compte de coliques dues à une trop abondante consommation de chewing-gums. Alors, ce n'était donc pas la colique ? Est-ce que Varoujane s'était mis à détester Attila à cause de ce vieux et horrible massacre ? Pourtant, un beau matin, il s'est assis en classe à côté de lui et depuis il y est resté.

Intrigué, M. Pardigon reprit sa lecture.

Ce matin, un garçon de l'autre Cours moyen a sauté sur Varoujane à la récréation. Il lui a dit :

- Tu vas avec un Turc ! Tu n'as pas honte !

J'ai pensé : « Ça y est ! C'est le deuil national arménien qui continue ! » Car ce garçon, c'est Zagopian, un fils d'Arménien.

Et tout le monde s'y est mis ! Zagopian racontait le massacre comme s'il y avait été et pendant qu'il parlait, on se rassemblait autour de lui. On l'écoutait car il parle bien, Zagopian. Il se ferait pleurer lui-même tellement il y met du cœur.

Il nous a parlé d'un désert où les pauvres Arméniens se traînaient les uns derrière les autres. Quand ils tombaient, ils criaient : « Maman, j'ai soif ! » Et il n'y avait pas une goutte d'eau. Alors, ils mouraient. C'étaient les Turcs qui les avaient poussés exprès dans ce désert pour qu'ils meurent tous.

Et Zagopian a crié en montrant Attila :

- Les Turcs, c'est lui !

On a tous regardé Attila comme si c'était un monstre. À moi, il a paru tout petit, avec des petites mains, des petits cheveux frisés. Un monstre, c'est gros.

Vite, je suis allé chercher I-Ko qui dessinait un cerf-volant par terre au fond de la cour.

Je lui ai dit :

- Ils vont tuer Attila !
- Attila ?
- Il est turc !
- Et alors ?

Vite, je lui raconte le deuil national arménien.

- On y va ! qu'il me dit.

On court vers le rassemblement. D'un côté, il y avait tous les garçons et toutes les filles, même Soumaïa, mais je crois qu'elle ne comprenait pas bien ce qui se passait. Elle regardait seulement.

De l'autre côté, il y avait Attila et devant lui, Varoujane qui le protégeait.

Au milieu, Zagopian.

I-Ko s'est planté devant Zagopian et lui a dit :

- Quand est-ce que ça s'est passé ce massacre ?
- En 1915, a répondu Zagopian.
- Alors, Attila n'y était pas. Il est né plus de soixante ans après.
- Oui, mais son père y était.
- Il n'était pas né non plus. Tu ne sais pas compter ?
- Alors, son grand-père.
- Comment tu le sais ?
- C'étaient tous les Turcs contre tous les Arméniens !
- Ce n'était pas beau, hein ?
- Non, c'était horrible ! a crié Zagopian.
- Alors pourquoi tu veux continuer ?

Là, Zagopian, il est resté la bouche ouverte et I-Ko en a profité :

- Puisque ce n'est pas beau de massacrer, ne massacre pas toi non plus.

Moi, j'ai regardé Soumaïa. On s'est massacrés avec les Algériens, mais elle est tellement mignonne que jamais, elle ne m'aurait tué. Et moi, je la défendrais si on voulait lui faire du mal, comme Varoujane défend Attila.

Il est courageux, Varoujane. Ce matin, il était seul contre tous. On aurait dit Superman.

Monsieur Pardigon était tout ému :

- Est-ce qu'on doit oublier ? Non, bien sûr. Si on oublie, on recommence. Mais il faut se tourner vers l'avenir, vers la paix. Il faudrait aussi que je cherche des exemples de héros qui, dans chaque camp, ont refusé de massacrer sauvagement des innocents. Cet Allemand, par exemple, un Franciscain, qui secourait des résistants au péril de sa vie. J'ai oublié son nom, mais je le retrouverai. On l'appelait le Franciscain de Bourges. Oui, c'est cela qu'il faut

raconter aux enfants, l'histoire de ceux qui sont restés humains au milieu de leurs compatriotes déchaînés.

Il se leva et alla se coucher. Avant de s'endormir, il murmura : « Oui, des hommes qui ne hurlent pas avec les loups. »

- Qu'est-ce que tu dis ? demanda Mme Pardigon dans un demi-sommeil.

- Je te raconterai demain. Bonne nuit, Malou.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, comme c'était mercredi, M. Pardigon flâna un peu au lit, puis se leva et, tout en prenant son petit déjeuner, se replongea dans sa lecture.

Hier soir à la télévision, j'ai vu quelque chose de beau : le serment par le sang. C'était un Indien qui repêchait un trappeur dans un torrent. Après, le trappeur ôtait la fièvre à l'Indien en lui donnant un cachet d'aspirine et en lui mettant beaucoup de compresses sur le front. Alors, ils ont eu envie de devenir amis pour la vie.

Ils se sont fait chacun une petite fente dans le poignet puis ils ont collé leurs poignets l'un contre l'autre : le sang de l'Indien est entré dans la fente du trappeur et le sang du trappeur est entré dans la fente de l'Indien. Le trappeur a eu du sang indien et l'Indien du sang canadien parce que le trappeur était canadien.

En même temps que leurs sangs se mélangeaient, ils ont dit tout haut: « Frères de sang, à la vie, à la mort ! » .

- Ah ! que c'est beau ! a dit mémé Za. Mamie Marie-Louise se tamponnait les yeux avec son mouchoir. Papa et maman se tenaient la main et moi, je pensais à Varoujane et à Attila. Ah ! s'ils avaient pu voir ce serment par le sang !

Ils l'avaient vu. Toute la classe l'avait vu. On ne parlait que de ça. Il y en avait qui se collaient les poignets les uns contre les autres pour rigoler. Varoujane, lui, ne rigolait pas. Tout à coup, il a dit :

- Regardez, vous autres !

Il a une belle voix, Varoujane. On l'entend jusqu'au fond de la cour. Aussi, tout le monde s'est arrêté de blaguer et s'est approché de Varoujane.

- Viens, Attila !

Et Attila est venu près de lui. Alors Varoujane a retroussé sa manche, puis celle d'Attila. Il a sorti son canif, et vran ! d'un seul coup, il s'est fendu le poignet. Il a donné son couteau à Attila. Il est petit, Attila, il est mignon. Mais là, il n'a pas hésité. Vran ! il s'est fait une fente.

En même temps, ils ont rapproché leurs poignets et les ont collés l'un contre l'autre. Varoujane a dit de sa belle voix qui a fait le tour de la cour :

- Frères de sang, à la vie, à la mort ! Attila l'a répété avec sa petite voix pointue qui nous est entrée au fond des oreilles.

Tout le monde a applaudi. Soumaïa m'a regardé et elle m'a dit :

- C'est comme à la télé ! C'est beau ! Elle faisait un grand sourire à Varoujane et à Attila qui riaient comme des fous en sautant sur place tellement ils étaient contents.

Zagopian a haussé les épaules mais il n'a rien dit. Il est parti à l'autre bout de la cour. Il était seul.

I-Ko a remué sa petite tête jaune, puis il a dit :

- Il ne faut pas qu'il reste seul. J'ai quatre billes. On va jouer.

I-Ko est un type sympathique. Vive les Chinois !

- Et vive la télévision ! s'écria M. Pardigon.

Il était ému, il était heureux, et il décida de manger un yaourt aux cerises.

CHAPITRE XIII

Le mercredi, M. Pardigon bricolait dans l'appartement. Il bricola donc, une étagère à fixer au mur, puis il s'installa dans son fauteuil et, en attendant l'heure du déjeuner, il reprit sa lecture du cahier de Chichois.

Maintenant, en classe, Varoujane est à côté d'Attila. Il m'a dit :

- Si les autres vont le dire à mes parents, tant pis !

Peut-être qu'un jour, il pourra amener Attila chez lui. Sa maman fera un gâteau. Ils en mangeront la moitié chacun, en frères.

J'ai tout raconté au dîner. Mémé Za a froncé les sourcils et elle m'a dit :

- Surtout ne t'amuse pas à te couper le poignet ! Adroit comme tu es, tu me ferais une hémorragie !

Papa a ri et m'a demandé :

- Et avec qui tu le ferais, toi, le serment ?

J'ai réfléchi. Je ne sais pas si on peut le faire avec une fille. On ne pourrait pas dire : « Frères par le sang ! » Et Soumaïa ne voudrait peut-être pas. Et mémé Za se moquerait de moi. Alors j'ai dit :

- Avec I-Ko.

- C'est le bon choix, a dit papa.

Et on a parlé d'autre chose.

CHAPITRE XIV

M. Pardigon tourna la page, lut quelques lignes et appela sa femme :

- Malou, viens écouter ça !

Elle accourut et s'assit dans le fauteuil en face de lui :

- Je t'écoute, Gilbert.

Il y a deux jours, j'ai dit à mémé Za :

- Mercredi après-midi, je t'amène Adeline et Soumaïa.

Elle a été contente. Elle est curieuse comme tout et elle voudrait bien voir la tête qu'elles ont, surtout Soumaïa.

Cinq minutes après, je l'ai entendue qui parlait avec la voisine, madame Papalardo :

- Mon Chichois, au lieu de m'amener des copains à la maison, il m'amène des filles. Et pas une ! deux à la fois ! C'est un séducteur.

Un séducteur, je crois que c'est quelque chose comme un conducteur. En effet, je conduis deux filles à la maison. Papa qui conduit maman à la place des Moulins avec le fourgon est un séducteur. Mémé Za lui a dit un jour : « Damien, tu es un séducteur ! »

Je dirai à Adeline et à Soumaïa : « Je suis votre séducteur. Suivez-moi ! »

Elles m'ont suivi, elles sont venues à la maison. Mémé Za avait préparé du chocolat et des tartines de confiture. Elles ont d'abord mangé. Mémé Za les regardait avec l'air de dire : « Dépêchez-vous qu'on parle un peu ! »

Enfin, on a parlé. Soumaïa est timide et c'est Adeline qui a commencé à raconter ses histoires de Parisienne : et la tour Eiffel, et l'Arc de Triomphe, et le métro qui est cent fois plus grand que le métro de Marseille.

Mais mémé Za, c'est Soumaïa qui l'intéressait. Elle n'arrêtait pas de lui dire :

- Et toi, petite, qu'est-ce que tu nous racontes de ton pays ?

Elle croyait que Soumaïa allait lui décrire l'Algérie, les palmiers, le Sahara, les lions, mais Soumaïa lui parlait de la Canebière, du Vieux-Port, de Notre-Dame de la Garde, tous les coins qui lui plaisaient.

À la fin, mémé Za lui a dit :

- Petite, tu es algérienne ou marseillaise ?

- Je suis les deux, a répondu Soumaïa toute rouge.

Mémé Za était déçue. Elle voulait des palmiers et Soumaïa ne connaissait que les platanes.

Quand elles sont parties, mémé Za m'a dit :

- Moi qui croyais voyager un peu ...

Alors, je l'ai consolée :

- Mémé, quand je serai grand, je ferai tour du monde pour venir te le raconter. Le soir, dans mon lit, j'ai même pensé que si j'épousais Soumaïa, j'aurais deux pays, le mien et le sien. Et si on faisait un enfant en Chine, on aurait trois pays, un autre au Canada, quatre pays, un autre en Espagne, cinq pays. On pourrait en faire un à Paris, parce que Paris, ça vaut un pays entier, c'est Adeline qui le dit.

- *Tu vois, dit M. Pardigon, avec tous ses enfants, Chichois ferait une ronde autour du monde.*
- *Cette petite Soumaïa doit avoir bien du charme, fit Mme Pardigon, l'air rêveur.*

CHAPITRE XV

M. Pardigon dut interrompre sa lecture pour le déjeuner, mais il la reprit en buvant son café.

Aujourd'hui, le maître nous a annoncé une grande nouvelle. On allait avoir de la visite. Il nous a dit :

- Vous savez que la ville de Marseille est jumelée à la ville allemande de Hambourg. (Non, on ne savait pas.) Vous savez peut-être que Hambourg est un grand port. (On ne savait pas non plus !) Eh bien ! des élèves d'une école de Hambourg sont arrivés dans notre ville. Ils ont été accueillis par l'école du Roucas Blanc, mais ils viendront nous rendre visite vendredi quand leurs maîtres leur feront visiter le vieux Marseille. Il faudrait leur offrir un goûter. Parlez-en à vos mamans : si elles pouvaient faire quelques gâteaux. L'école offrira la limonade.

Quand on s'est retrouvés à la récréation, on était tous excités. Des Allemands, on n'en avait vu qu'à la télévision et ils faisaient plutôt peur. Toujours en train de crier, de bombarder, de fusiller ! Tous des soldats verts avec des bottes noires.

I-Ko, lui, répétait : « Les Allemands de la télévision, c'est du cinéma ! Et puis, ça s'est passé il y a longtemps. »

Mais Ange Colombani fronçait les sourcils et répétait, lui :

- Ils ont un sacré culot de venir ici ! Le vieux Marseille, c'est eux qui l'ont mis en miettes, c'est eux !...

À midi, j'ai demandé à mémé Za comment les Allemands avaient mis en miettes le vieux Marseille. Elle a changé de figure et ce qu'elle m'a dit, c'est un reportage historique.

Si mémé Za se trouvait à Aubagne au moment de la Libération, c'est que les Allemands l'avaient chassée de sa maison de Marseille :

- Ah ! Chichois, qu'elle me dit, je peux te le raconter maintenant que tu as dix ans et que tu vas voir des Allemands. Pour moi, c'est comme si c'était hier. Il faut d'abord que tu saches que j'habitais plus près de la mer que maintenant, dans une rue qui descendait vers les quais du Vieux-Port, la rue Mayousse. Je me plaisais bien dans cette rue. J'y étais née, mes parents aussi et aussi Baptistin, ton grand-père et Marie-Louise.

- Elle était plus jolie que la rue des Mauvestis ?

- Elle sentait la mer. De la fenêtre, on voyait les bateaux. Et puis, on se connaissait tous. On se parlait d'une maison à l'autre. Le soir, on faisait la veillée sur le trottoir.

Là, j'étais étonné. J'ai dit :

- Sur le trottoir ?

- Eh, oui ! il n'y avait pas de voitures dans la rue et pas de télévision dans les maisons. En été, il faisait bon dans la rue. Et puis, il y a eu la guerre. Mais malgré la guerre, on était toujours bien dans la rue. Jusqu'à la nuit du vendredi 22 janvier 1943.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Tout le quartier a été encerclé par cinq-mille gardes mobiles français. Et nous dans le quartier, on était quarante-cinq mille !

- Ils avaient encerclé le vieux Marseille ?

- Oui, la partie la plus vieille de la ville autour de la mairie.

- Là où Marseille a commencé ?

- Oui. Il y avait deux-mille-cinq cents ans que les Marseillais habitaient ce quartier. Et en deux jours, les Allemands les ont tous chassés.

J'ai dit :

- Ôte-toi de là que je m'y mette !

- Même pas, dit mémé Za. Une fois qu'on a été dehors, ils ont tout démoli. Ils n'ont pas laissé une pierre debout. C'est des gens qui aiment casser.

- Tu as dit que c'étaient des Français qui vous encerclaient ?

- Le premier soir, oui. Les Allemands sont arrivés le surlendemain. Ils ont posé des barrières avec des barbelés pour que personne ne sorte. Et puis, ils sont passés dans les rues avec des haut-parleurs et ils nous ont dit de nous préparer à partir avec une couverture et des vivres pour quarante-huit heures ...

Quarante-huit heures ! On est restés dix jours là-bas à Fréjus ! Et après ...

- Mais avant après, qu'est-ce qui s'est passé, mémé ?

- Eh bien ! on est descendus dans la rue, tous les quarante-cinq mille. Ton grand-père portait Marie-Louise pour ne pas la perdre dans cette foule.

- Elle était toute petite ?

- Elle avait cinq ans et elle était déjà grassouillette. Pour rien au monde, son père ne l'aurait lâchée. C'est que les gens étaient comme fous. Il y avait un vieux menuisier, Beppo, il s'était enfermé dans son atelier. Il a fallu casser la porte et l'emporter de force. Il criait et il gigotait comme un forcené. Le chagrin l'avait rendu fou. Et puis, il y avait le glas.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Des cloches tristes qui sonnent sans arrêt comme pour un enterrement.

C'était l'abbé Caillol, le curé de Saint-Laurent. Il pleurait et il tirait sur ses cordes. Il a sonné tant qu'il y a eu un Marseillais dans le quartier. Après, il a fermé son église et il nous a rejoints. Les Allemands n'ont rien osé lui dire, ou plutôt, ils avaient d'autres chats à fouetter car ça ne les aurait pas troublés de fusiller un homme.

J'écoutais ça et je me disais: « Oh ! la la ! et ils arrivent vendredi, les Allemands ! Quelle tête je vais leur faire ! » Mais mémé Za n'avait pas fini. Elle était bien

partie dans ses souvenirs et elle continuait en regardant droit devant elle comme si elle voyait quelque chose. C'étaient peut-être ses souvenirs.

- On nous a fait monter qui dans des camionnettes, qui dans des tramways. Nous, ça a été dans un tramway. Et on est partis. On ne savait pas où on allait. On a traversé Marseille. Les autres Marseillais nous regardaient passer. Ils ne comprenaient pas. Et nous, ma Nine, on avait l'impression d'être une autre race de Marseillais, les Marseillais chassés. Après, on nous a appelés « les évacués du Vieux-Port ». Enfin on est arrivés à la gare.

- À la gare Saint-Charles ?

- Non, à la gare d'Arenc. Il y avait des chars, le canon pointé sur nous et puis des soldats allemands, en vert, en noir. Avec des chiens qui ouvraient leur gueule comme s'ils allaient nous mordre.

Moi, je me disais : c'est pourtant gentil un chien ... et je pensais à la chienne Baba, Qu'est-ce qu'elle aurait dit aux chiens allemands : « Vous n'avez pas honte ? »

Mémé Za continuait :

- Ils nous ont enfournés dans des wagons à bestiaux. Il y avait même des bébés et des pauvres vieux qui ne pouvaient même pas lever la jambe pour monter.

- Où vous alliez ?

- On ne savait pas. Le train a roulé toute la journée. Il s'arrêtait à chaque instant. On était entassés les uns sur les autres. Pas de cabinets. Un froid mortel. On était en janvier, tu comprends et c'était dimanche ! Oui, dimanche 24 janvier ! Enfin, à la nuit, on est arrivés en gare de Fréjus. Là, on nous a empilés dans des camions. Ça a duré toute la nuit pour nous transporter tous dans deux camps. On a su après qu'il y avait deux camps.

- Comment il était, le vôtre ?

- C'était le camp de la Lègue. Une espèce de camp de concentration avec des baraques et des barbelés comme tu en as vu à la télévision. Chaque fois que j'en vois un, ça me fait froid dans le dos.

Je regardais mémé Za avec admiration : elle en avait eu des aventures ! Mais elle continuait toujours !

- On a couché par terre, sur le ciment.

Il faisait un froid à vous percer les os. Ma pauvre Marie-Louise pleurait, oh ! tout doucement, tu la connais.

J'ai dit :

- Tu crois qu'elle se souvient ?

- Depuis elle pleure facilement. Ça a dû lui laisser des traces. C'est qu'on est restés dix jours dans ce camp sans se laver, sans presque manger. Et tous les jours, les Allemands en déportaient au moins une centaine qu'on ne revoyait plus. Je me souviens d'une femme, Rose, La pauvre, elle était folle de chagrin.

Dans la pagaille de l'arrivée, elle avait été séparée de son mari et de ses deux enfants.

- Elle les a retrouvés ?

- Je ne sais pas. Elle courait toute la journée contre les barbelés.

Oh ! la la ! quelle tête j'allais faire vendredi !

Mémé Za continuait :

- Je me souviens aussi qu'il y avait, derrière les barbelés, un mimosa en fleur. Ce qu'il voyait ne l'avait pas découragé ! Moi, ça m'aurait fané les fleurs. Lui, il avait le moral. Je le regardais, c'était une boule d'or. Et nous, on était des paquets de crasse.

- Comment ça s'est fini, mémé ?

- Un beau matin, ils ont commencé à nous rembarquer pour Marseille. Avec Baptistin, on est partis les derniers. On croyait retrouver notre maison. Un tas de ruines, voilà ce qu'on a retrouvé ! Ils faisaient exploser tout le quartier. Et nous, on pleurait sur le Vieux Port. On n'avait plus rien, ni maison, ni table, ni lit. Plus de vêtements, plus de vaisselle, plus de souvenirs. Rien que les yeux pour pleurer. Et le plus dur, c'était de ne pas comprendre pourquoi ils nous faisaient ça. Alors, toi, tu comprendras, Chichois, qu'ils peuvent toujours l'attendre mon gâteau, les descendants de ces sauvages !

Je comprends mémé Za. Ça me fait peine de la regarder ce soir. Elle est toute sombre et elle n'a pas mis la télévision. Mamie Marie-Louise est inquiète mais elle n'ose rien dire. Depuis qu'elle a entendu hurler les Allemands, elle est restée craintive. Oui, quand je pense qu'à cinq ans elle était enfermée dans un camp de concentration, j'en ai le frisson.

- Eh bien ! j'en ai soulevé des drames avec cette visite de mes écoliers allemands ! s'écria M. Pardigon. J'aurais dû le prévoir. Le quartier a trop souffert de la guerre. Pourtant, ils ont tous apporté des gâteaux, même Chichois. Voyons ce qui s'est passé dans ces jeunes têtes pendant ces jours d'attente.

Et M. Pardigon reprit sa lecture.

CHAPITRE XVI

Ce matin, mémé Za était comme les autres jours. Peut-être qu'en dormant, elle s'était consolée.

Mais moi, je n'osais plus lui demander de me faire un gâteau pour demain. J'y ai réfléchi toute la journée. Mamie Marie-Louise ne pouvait pas m'en faire un non plus. Pas à cause du camp de concentration : elle est si brave⁶ qu'elle a dû leur pardonner aux Allemands, mais à cause de mémé Za qui, elle, ne pardonne pas. Oui, mémé Za lui interdirait de faire le gâteau et mamie Marie-Louise lui obéit toujours comme lorsqu'elle avait cinq ans.

Les copains, eux, préparaient tous quelque chose, enfin, leurs mères. Même Ange Colombani. Mais papa dit que les Corses sont très hospitaliers, alors, Ange, même s'il en a contre les Allemands, il est hospitalier et sa mère prépare un gâteau corse.

Maman me ferait bien un gâteau, mais là encore, mémé Za arriverait avec son torchon et la chasserait du fourneau, avec cette colère terrible qu'elle a contre les Allemands.

La seule solution, c'est d'en acheter un.

Aussi, à midi, je me suis arrêté au fourgon de pizzas et j'ai tout raconté à papa et à maman. Ils ont compris et comme ils veulent être hospitaliers, ils m'ont donné de l'argent pour acheter des éclairs au chocolat demain matin chez Thémistocle, le boulanger qui fait des éclairs gros comme des baguettes de pain et alors, de la crème, il doit en mettre un kilo par éclair ! On a les dents qui s'enfoncent dedans. C'est bon.

Cet après-midi, on a préparé la classe. On a rangé les bureaux tout autour de la salle pour bien dégager le milieu. Les filles les ont recouverts de nappes en papier blanc. Elles ont posé dessus des petits bouquets par-ci par-là. Ça a du goût, les filles, mais c'est contrariant aussi. Adeline Perle a dit :

- Ça sera fané demain.

Patricia Coste, qui avait apporté les bouquets, a haussé les épaules et a dit :

« Oh ! ces Parisiens... »

Sur le tableau noir, on a colorié des drapeaux français et allemands. Le maître nous avait donné le modèle du drapeau allemand. Ce n'était pas le même que dans les films. Heureusement. Ange Colombani a dit :

- Si ç'avait été la croix gammée, je crachais dessus !

Le maître l'a entendu. Il a remué ses moustaches puis il a dit :

- Le drapeau à croix gammée, les Allemands ne l'ont gardé que douze ans et leur histoire compte des siècles.

Ange Colombani m'a dit à l'oreille : « C'est douze ans de trop. » Moi, je pensais à mémé Za et je me disais dans ma tête : « C'est qu'ils en faisaient des choses en quinze jours avec leur croix gammée. » Mais I-Ko, qui est du pays

qui a inventé la boussole, dessinait sur le tableau noir un grand cerf-volant qui volait de Marseille vers Hambourg et sur les papillotes qui flottaient à la queue, il écrivait : FRATERNITÉ, une lettre par papillote. Le maître a applaudi et on a tous applaudi sauf Ange Colombani.

Ce soir, j'ai raconté tout ça à mémé Za. Elle a poussé un soupir terrible et elle a dit :

- Ah ! Chichois, il y a des choses qu'on ne peut pas oublier.

J'étais curieux. Je lui ai demandé :

- Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

- Parce que tu étais trop petit et puis, en parler, ça me le fait revivre et ça n'est pas agréable !

Alors je me suis dit dans ma tête : « Je suis grand maintenant. »

J'oubliais : les Allemands arrivent demain.

Mais je ne le dis pas à mémé Zao Ça lui donnerait des cauchemars.

CHAPITRE XVII

Vers le milieu de l'après-midi, Mme Pardigon rentra d'une petite promenade en ville. Elle proposa à son mari une tasse de thé ou de chocolat. Il accepta avec plaisir et choisit le chocolat.

- Malou, je t'attendais pour lire la suite du reportage de Chichois. J'arrive au chapitre de la réception des écoliers de Hambourg et ce sont des gâteaux que nous allons déguster en lisant le récit de mon gamin.

- Oh ! oui, lis-le tout haut. J'aime les histoires où l'on mange de bonnes choses. - Alors, écoute.

Je les ai vus. On les a vus !

Ils sont arrivés par paquets, mélangés les filles et les garçons, pas plus grands que nous ! On avait les yeux à la même hauteur. Et ils étaient tous comme nous, en djines⁷. Quand ils ont déboutonné leurs vestes, ils avaient dessous des ticheurtes⁸ avec des inscriptions en américain comme nous.

Ils rigolaient tous. Ils nous tendaient la main en baragouinant des drôles de bonjours.

Vite, j'ai rejoint I-Ko qui était en train de poser son gâteau chinois sur la table. Je lui ai dit :

- I-Ko, j'aurais dû y penser avant... Aide-moi à compter : qui est-ce qui pouvait être soldat en 1943 : leurs pères, leurs grands-pères ou leurs arrière-grands-pères ?

Il n'a pas hésité, I-Ko, il m'a tout de suite demandé :

- Quel âge elle avait ta grand-mère en 1943 ?

- Mamie Marie-Louise ? Cinq ans, elle était petite.

- Et ton arrière-grand-mère ?

- Mémé Za ? Vingt-cinq ans, je crois.

- Eh bien ! c'étaient leurs arrière-grands-pères !

- Mais alors, c'est loin avant eux !

- Oui, c'est loin. C'est comme pour les Turcs et Attila.

Pendant qu'on parlait avec I-Ko, les autres essayaient de parler aux Allemands. Les plus forts pour se faire comprendre, c'étaient les Marseillais : ils faisaient des gestes et des gestes !

Ils montraient les murs où on avait collé les dessins de notre exposition sur Marseille : des dessins de bateaux depuis les bateaux des Grecs avec trente-six mille rames jusqu'aux paquebots qui vont en Amérique du Sud.

Ils montraient aussi les gâteaux posés sur les nappes et puis ceux qui les avaient apportés. Il y avait des gâteaux de dix pays. Ils faisaient dix avec leurs doigts. À chaque gâteau, les Allemands voulaient tous serrer la main de celui qui l'avait

apporté. Alors le pauvre était étouffé mais ça lui faisait plaisir et il répétait : « Mangez ! Mangez-en ! »

Ça se passait plutôt bien. Ces Allemands étaient très gais. Ils rigolaient sans arrêt.

Tout à coup, Ange Colombani, il vient vers moi, il me tire dans un coin et il me montre un livre vert avec une photo de soldat allemand sur la couverture et un grand titre : MARSEILLE 1943. La fin du Vieux-Port⁹. Il l'ouvre : c'était plein de photos terribles. Toute l'histoire que mémé Za m'avait racontée. En regardant bien dans la foule, j'aurais pu la reconnaître avec pépé Baptistin et la petite mamie Marie-Louise.

- Tu vois ce qu'ils ont fait ici ?

Je dis que je sais tout ça, que c'est triste.

- C'est horrible ! dit Ange. Il faut qu'ils le voient !

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Ou je le montre à tous ou je le montre à un ! Oui, j'en prends un et je lui montre toutes les photos sans en sauter une.

Je lui dis :

- Mais tu as apporté un gâteau à la brousse ?

- Parce que je suis hospitalier. Mais ils ne vont pas repartir sans savoir ce qu'ils ont fait ici !

Alors, I-Ko s'est approché et a dit :

- Avec Chichois, on a calculé que c'est leurs arrière-grands-pères qui ont fait ça.

- Et alors ? a dit Ange.

- Alors, ça n'est pas eux.

- C'est leur famille, dit Ange.

- Oh ! dis-moi, qu'est-ce qu'il faisait ton arrière-grand-père en janvier 1943 ?

- En janvier 1943 ?

- Oui.

- Il était en Corse.

- Tu en es sûr ?

- Je crois, oui.

- Et le 23 janvier 1943, où il était ?

- En Corse.

- Mais où en Corse ?

- À Erbalunga.

- Tu en es sûr ?

- Je crois, oui.

- Et qu'est-ce qu'il faisait ce jour-là ?

- Comment veux-tu que je le sache ?

- Alors comment veux-tu qu'ils sachent ce que faisaient leurs arrière-grands-pères en janvier 1943 ?

- Parce que c'est historique !

I-Ko a pris son air grave et il a dit :

- Oui, c'est historique. Seulement, ils n'ont peut-être pas les mêmes livres d'histoire que nous.

Alors, Ange a eu l'air d'avoir une idée géniale :

- Je vais donner mon livre à leur maître. C'est lui qui leur apprendra ce qui s'est passé ici.

J'ai dit :

- Oui, mais donne-lui un gâteau avec, qu'il voie bien que tu es hospitalier.

Et Ange a fait comme il l'a dit. Le maître allemand s'est penché vers lui, il a regardé le livre, il l'a ouvert, il a tourné les pages. Sa figure était toute drôle. Il ne riait pas, il avait un air grave comme I-Ko tout à l'heure, plus grave encore. On aurait dit qu'il était triste. Il se mordait les lèvres. Peut-être qu'il avait envie de pleurer.

Il devait se dire : « Mais où je les ai menés, mes petits ! Et où je pourrais les mener où leurs arrière-grands-pères n'aient pas tout cassé ? Oh ! la la ! la guerre ! ... »

Il a refermé le livre. Il a voulu le rendre à Ange. Ange a fait « non » avec la main. Alors, le maître a serré le livre contre sa poitrine et il a souri à Ange. Ange le regardait sans sourire. Il devait réfléchir. Puis tout à coup, il a souri. Il avait l'air soulagé. Il a pris un gâteau à la brousse et il le lui a donné. Le maître l'a pris et lui a dit : « Merci, mon enfant. » en français. C'était beau, ça, « mon enfant ». J'étais ému, Ange aussi, I-Ko aussi. On a souri au maître et on est allés manger les gâteaux.

On les a tous mangés. C'est qu'on était au moins cinquante. On a bu toute la limonade.

Adeline Perle a donné une tour Eiffel à un petit gros qui ressemblait à Bombana. Il s'est mis à crier : « Parisse ! Oh ! Parisse ! » et il a embrassé Adeline. Tout le monde a applaudi. Ça faisait cent mains qui applaudissaient. Un vacarme !

Le maître avait toujours le livre contre lui. Il nous regardait boire la limonade et rigoler. Ça le faisait rêver. Il devait penser aux arrière-grands-pères.

Et puis, on s'est quittés. Les Allemands ont crié : « Au revoir ! Au revoir ! » et nous, on criait : « Adieu ! Adieu¹⁰ ! »

La visite était terminée. Le maître nous a dit de ranger les bureaux et de nettoyer un peu, les garçons comme les filles.

J'avais hâte de rentrer à la maison et de raconter tout ça.

Mémé Za ne m'a rien demandé, mais je sentais qu'elle en mourait d'envie. Elle faisait semblant de regarder la télévision, mais c'est moi qu'elle regardait par en dessous. Elle attendait que je parle.

Je n'ai parlé qu'au dîner, quand il y a eu tout le monde à table. Ils m'ont écouté en arrêtant presque de respirer. Puis papa a dit :

- Ton copain Ange, il était peut-être soulagé, mais un qui ne devait plus l'être, c'était le maître allemand !

- Tant mieux, a dit mémé Za. Ça lui apprendra à retourner sur les lieux de leur crime !

Elle parle bien, mémé Za, quand elle s'y met, avec de grands mots ! Ça m'a fait frémir, mais je lui ai dit :

- Mémé, il vaut mieux qu'on soit amis maintenant, sans quoi ils reviendraient casser le reste.

- Voyons, dit papa, ces petits ne sont pas plus casseurs que vous. Tu as bien vu qu'ils vous ressemblaient.

Maman a ajouté :

- N'aie plus peur, Chichois, c'est l'été maintenant qu'ils reviennent en Provence et en caravane, pas en tank. Et puis, ils la trouvent si belle qu'ils ne voudraient pas l'abîmer.

Mémé Za hochait la tête, pas convaincue.

Soudain, on a entendu mamie Marie-Louise. Elle disait :

- Ces petits, ils ont bien sympathisé. Ça me fait plaisir. C'est si beau la paix ! Eh bien ! mémé Za n'a pas froncé les sourcils, elle n'a pas ri non plus pour se moquer. Elle a dit presque à voix basse :

- Au fond, tu as raison. C'est mieux pour les enfants.

Il y avait Tarzan à la télévision. On l'a regardé. Papa a dit : « Tarzan, c'est un bel exemple pour les enfants ! » Moi, je me disais : peut-être qu'ils le regardent aussi avec les petits du Roucas Blanc. C'est un bon exemple pour eux aussi. Tarzan, c'est un sauveur.

Je suis arrivé à la dernière page de mon cahier. Je n'ai plus que deux lignes.

Alors, j'écris :

Le reportage est fini, mais, comme dit mémé Za :

LE GLOBE CONTINUE À TOURNER.

M. Pardigon referma le cahier. Ses yeux brillaient de joie.

- Je sens que je vais m'offrir un yaourt aux abricots, dit-il avec délectation.

- Gilbert, tu n'es pas raisonnable ! s'écria Mme Pardigon.

- Non, pas du tout, dit Gilbert.

Il se leva, l'embrassa au passage et se dirigea vers la cuisine ...

Notes :

1. *Ma Nîne* : à Marseille, terme de tendresse indifféremment appliqué aux filles et aux garçons.
2. *Chichoïis* veut dire : boule Quies, mot latin qui veut dire repos
3. *La brousse* : fromage blanc fait avec du lait de chèvre, très apprécié des Corses.
4. *Parler pointu* : pour un Marseillais, tout Français qui n'a pas un accent régional, parle pointu. Les Parisiens sont les champions du parler pointu.
5. Confucius était un sage chinois qui vivait au v^e siècle avant J-C.
6. *Brave*, à Marseille, veut dire : très gentil, très bon.
7. *Chichoïis* veut dire : des jeans.
8. *Chichoïis* veut dire : des tee-shirts.
9. Livre document de Gérard Guicheteau, éd. Daniel et Cie, *Le Provençal*, coll. Archives de guerre, 1973.
10. *Adieu* ! à Marseille, signifie tout simplement : au revoir !